

région portent un cachet spécial, sont marquées d'une forte empreinte populaire.

Mais le Léon, a, paraît-il, changé du tout au tout depuis le temps où Albert le Grand parcourait ses bourgades. La légende religieuse y a subi le sort du conte et de la chanson. Et c'est le clergé lui-même qui l'a proscrite, comme entachée de paganisme et de superstition. C'est du moins ce que m'affirme Vincent Coat, une des figures les plus originales du Morlaix ouvrier, poète français et barde breton, qui fut un des auxiliaires les plus actifs de M. Luzel et qui m'a fourni à moi-même quelques spécimens intéressants de légendes funèbres. Je lui dois également, au point de vue de mes recherches actuelles, les récits qui suivent. Le premier a trait à un christ qui se voit encore au bas de l'église de Saint-Mathieu.

« On dit ce christ très ancien. Il fut trouvé en mer, bien loin d'ici, du côté de Constantinople, par des idolâtres, des mahométans. Les religieux d'un monastère situé dans ces parages demandèrent à l'acheter son pesant d'or. Ils tenaient beaucoup à l'avoir, d'abord pour l'arracher à des mains païennes, ensuite parce qu'il était de tradition que cette image avait été sculptée d'après le corps même de Jésus, peu de temps après sa mort.

Les Barbares acceptèrent le marché. On pesa donc le christ. Il était si léger qu'une seule pièce d'or jetée dans l'autre plateau de la balance suffit à rétablir l'équilibre.

Les Barbares durent se contenter de cette pièce d'or et regagnèrent tout penauds leur pays de Barbarie, tandis que les moines plaçaient le christ sur un brancard pour le transporter en grande pompe au monastère. Déjà le cortège se mettait en marche. Mais il était dit que ce christ devait être pour les moines eux-mêmes une cause de désappointement. Quand on voulut le soulever, il devint tout à coup si lourd qu'il y fallut renoncer.

L'abbé dit alors :

— N'essayons point de forcer sa volonté. Chargeons-le dans

D'APRÈS LA TRADITION POPULAIRE.

581

une charrette attelée de chevaux robustes, et qu'il aille où il lui plaira d'aller.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

On n'eut aucune peine à charger le christ dans la charrette, et les chevaux partirent au grand trot, comme si un cocher invisible les eût fouettés. Ils s'acheminèrent vers la Bretagne. Dans la côte de Traou-al-Lenn, entre Plourin et Morlaix, ils furent rencontrés par des gens de Plourin qui les saisirent par la bride et voulurent leur faire rebrousser chemin vers le bourg, afin que le christ demeurât dans l'église de la paroisse. Mais les bêtes se cabrèrent, refusèrent d'avancer, et les roues du chariot s'enfoncèrent en terre si profondément qu'il fut impossible de les dégager.

C'était un signe. On laissa donc l'attelage poursuivre sa route vers Morlaix. Le christ fut placé dans l'église de Saint-Mathieu lequel, de son vivant, avait été son apôtre ou, du moins, un de ses évangélistes. »

Cette légende me remet en mémoire un fragment de *gwerz*, qui me fut chanté naguère au Port-Blanc, en Penvenan, par Jeanne-Marie Bénard. Il y a entre la complainte et le récit une relation très étroite qui donnerait à penser que l'un n'est qu'une réminiscence de l'autre. On en jugera. Voici la complainte, malheureusement mutilée et incomplète.

Tostaët oll, gwir zervijerrien Jézus,
Evit clewed canan eur werz présius.

Pini zo grêt war zujet eur grusif
Oa bêt lêret gant eur Roué Barbari.

Daou dad santel, wit moned da glask ho chans,
N'em ambarkas war eur vatimant a Frans.

Dalc'het int bet da dreuzi 'r mor warnezhi
Kén arrujont 'bars en douar Barbari.

En Barbari, na pa int bét arriet,
Combattet deus gant ar Varbarianed,

Combattet deus gant ar Varbarianed,
Mes ar victor gant ho ré a zo chommet.

Na pa oant deut é-mès deuz ho batimant
Ma rémerkjont éno eur groaz kaer arc'hant.

Ma rémerkjont imaj kaer ar grusifi
Oa bét léret gant ar Roué Barbari.

'N Tadou santel euz a urz sant Matilin
A zo stouet d'an douar war ho daoulinn,

Evit goulenn imaj Douè da brénan
Hé bouez a aour, na mar karjent hén gwerzan.

Ar Barbari, pa glew comz euz a arc'hant
En hé galon a zo nem rentet contant...

Pemp cant lous aour a zo laket er valans,
Tri lous ouspenn, ha c'hoas oa gant-hi al lans.

— Dál, cass ganit da Douè euz ar valans;
Dál, cass ganit da Douè euz hon frésans.

Ha kerz duzè da gosté 'r Jourden ganthi
Rac évidomp n'omp mui vit hén anduri...

'N costé 'r Jourden p'è an daou dén arriet,
Cleyer victor da zôn a zo commanset.

P'int antréet 'bars an ilis gatédral,
A zav kerkent prosession général.

Tud ar c'hontrè a zo bèt oll spourônet
Gant ar c'hleyer, kément a zonent kaled,

Unan bennag d'ar ré all hen eus laret :
— Mé gréd a ver 'vadéi Zalwer ar béd,

D'APRÈS LA TRADITION POPULAIRE.

583

Mé gréd a ver 'vadei Zalwer ar béd
Zo bet gwerzet gant ar Varbarianed . . .

[Approchez tous, vrais serviteurs de Jésus, — pour entendre chanter une *gwerz* précieuse,

Laquelle a été faite au sujet d'un crucifix — qui avait été volé par un roi de Barbarie.

Deux Pères saints, pour aller chercher fortune, — s'embarquèrent sur un bâtiment de France.

Ils ont continué de traverser la mer à son bord — jusqu'à ce qu'ils sont arrivés dans la terre de Barbarie.

En Barbarie, quand ils sont arrivés, — ils ont livré bataille aux *Barbariens*.

Ils ont livré bataille aux Barbariens, — mais la victoire est demeurée à leurs compagnons.

Quand ils furent descendus de leur bâtiment, — ils remarquèrent là une belle croix en argent ;

Ils remarquèrent l'image belle d'un crucifix — qui avait été volée par le roi de Barbarie.

Les Pères saints de l'ordre de saint Mathurin — se sont prosternés à terre, à deux genoux,

Pour demander à acheter l'image de Dieu — son pesant d'or, si l'on consentait à la vendre.

Le roi de Barbarie, en entendant parler d'argent, — en éprouve dans son cœur du contentement . . .

Cinq cents louis d'or sont placés dans la balance, — puis trois louis de plus, encore était-ce l'image qui l'emportait . . .

« — Tiens, emporte ton Dieu de la balance ; — tiens, emporte ton Dieu loin de notre présence !

Et va là-bas, du côté du Jourdain, avec cette image, — car, pour nous, nous ne la saurions plus endurer . . . »

Dans les parages du Jourdain quand les deux moines sont arrivés, — les cloches de victoire à sonner ont commencé.

Quand ils sont entrés dans l'église cathédrale, — aussitôt il se fait (dans le pays) une procession générale.

Les gens de la contrée ont été tous épouvantés — par les cloches, tellement elles sonnaient dur.

Quelqu'un aux autres a dit : — « Je crois qu'on est en train de baptiser le Sauveur du monde,

» Je crois qu'on est en train de baptiser le Sauveur du monde — qui a été vendu par les *Barbariens*. . . »]

La chanteuse n'en savait pas plus long, mais, de son propre aveu, la complainte renfermait encore plusieurs couplets qu'elle n'avait pas retenus.

Le second récit de Vincent Coat est une contribution populaire à la légende de saint Samson dont le culte fut jadis très répandu dans la région du Trégor.

« Entre la route qui va vers Plouganou et celle qui mène à Saint-Jean-du-Doigt, s'élève une chapelle dédiée à saint Samson. Le saint, dit-on, s'établit en cet endroit qui était alors désert et entouré de forêts. Il y était venu d'Hibernie, pour faire pénitence dans le jeûne et la solitude. C'était un gaillard très fort, d'une stature gigantesque et d'une vigueur proportionnée à sa taille. Dédaignant le cilice que portaient d'ordinaire les saints et qu'il jugeait insuffisant pour mortifier sa chair, il s'était fait faire une robe en plomb. Dans les débuts, il la porta assez allègrement, à cause de sa force peu commune. Mais l'âge vint ; sa vigueur diminua. Bientôt il pensa qu'il s'était imposé une pénitence trop lourde et il regretta presque le vœu qu'il avait fait.

Or, un jour, comme il se promenait aux alentours de son ermitage, il vit s'avancer vers lui un beau vieillard dont les cheveux blancs brillaient comme des rayons de lune. Et le vieillard, lui adressant le premier la parole, dit :

— Samson, n'es-tu pas encore fatigué à porter cette robe ?

— Ma foi, homme vénérable, répondit le saint, quand je la revêtis tout d'abord, elle me semblait presque légère, mais à mesure que je vieillis, je trouve qu'elle va s'alourdisant.

— Que ne la quittes-tu ?

— Je ne puis rompre mon vœu, sous peine d'être damné.

Le vieillard sourit :